

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 24 (1956)
Heft: 5

Artikel: Rira bien...
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-569215>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Si même elle représente une perversion ou une maladie, on ne peut pas plus la condamner qu'on ne peut condamner un pied bot ou un bossu, un infirme ou un incurable. Mais au contraire l'aider à trouver non la santé conçue comme une valeur, mais le bonheur de vivre, ce qui n'est pas la même chose.

Or l'homme ne peut vivre heureux dans une société qui l'accable. C'est pour cela qu'il est nécessaire de faire l'éducation de cette société, afin qu'elle se pose sur le problème de l'homosexualité comme sur un problème très grave et intéressant le bonheur de nombreux êtres humains, parmi lesquels on trouve très souvent les esprits les plus nobles, les génies les plus créateurs de l'espèce humaine. *Lucien Farre.*

Rira bien . . .

par Daniel

J'avais décidé de jouer un bon tour à mon ami Julien. Non pas que j'eusse à me plaindre de quoi que ce soit. Mais il y avait dans son attitude quelque chose qui, depuis longtemps, m'irritait: une sorte de confiance illimitée en lui-même et en son pouvoir de séduction qui, à mon avis, n'était que de l'orgueil. Chacun a ses défauts, j'aurais dû m'en souvenir.

Nous étions bons camarades pour avoir suivi ensemble toutes nos études et pour partager des goûts identiques mais sans que nos relations eussent jamais dépassé le stade de simple amitié. Le fait d'avoir vécu presque toujours côte à côte avait sans doute tué en nous cette espèce de curiosité qui nous pousse vers une personne étrangère.

Je me creusais en vain la tête pour prouver à Julien que je n'étais pas dupe. Au fond, c'était moi l'orgueilleux mais je ne devais m'en rendre compte que plus tard. Le hasard me mit sur le chemin de Charles. C'était un garçon agréable à voir, solide, intelligent, spontané, exactement le genre d'hommes que Julien et moi admirions. Nous devînmes bons amis quoique j'eusse perdu rapidement l'espoir de gagner Charles à ma cause. Car celui-ci aimait les femmes et les femmes ne semblaient pas le négliger. Je ne souffrais pas trop de ce renoncement pour goûter au réel plaisir que sa compagnie me procurait. Son caractère équilibré et optimiste m'avait conquis, qui faisait un heureux contraste avec le pessimisme chronique dont sont atteints le 90% des hommes. Nous nous voyions souvent. Charles se confiait volontiers à moi, me trouvant toujours attentif et, de par ma nature, plus sensible que les autres. Il n'exigeait pas que, de mon côté, je le tenasse au courant de ma vie privée. En dépit de mon silence et de la prudence que je ne cessais de témoigner, Charles était assez intelligent et perspicace pour avoir deviné ce que j'étais. Cependant, il n'alla jamais jusqu'à me questionner, obéissant à une discrétion dont je lui étais reconnaissant.

C'est alors que le diable intervint et me fit accomplir une action ridicule. Un garçon comme Charles ne pouvait pas ne pas séduire Julien. Je n'eus de cesse que de les confronter afin de jouir du spectacle que m'offrirait un Julien énergiquement écarté. Il me fut facile d'opérer la jonction pour avoir l'habitude d'inviter du monde à la maison. C'était un peu avant Noël, je m'en souviendrai toujours. Nous étions au moins une vingtaine, joyeuse compagnie de garçons et de filles auxquels s'étaient joints quelques-uns de mes parents. J'avais présenté Charles à Julien mais, tout en accomplissant mon devoir auprès de ceux qui arrivaient je ne perdais pas de l'oeil mes victimes. Julien surtout m'intéressait. Son visage, comme d'habitude, demeurait impassible quoiqu'il parlât avec entrain. Charles aussi qui faisait de grands gestes et ne pouvait rester tranquille. Puis je fus accaparé par des retardataires et n'eus dès lors plus le temps de me livrer à mon espionnage. D'ailleurs, cela valait mieux car la comédie que je jouais commençait à me paraître ridicule. Regrets inutiles puisque, à mon insu, le drame se jouait sans qu'il me fut possible d'intervenir.

A 3 heures du matin, les premiers invités se retirèrent. Julien s'en fut presque à leur tête. Il paraissait fatigué mais son visage, que je scrutai attentivement, ne m'apprit rien. Charles, lui, resta jusqu'à la fin et m'aida même à remettre un peu d'ordre dans les pièces bouleversées. Il m'avoua qu'il s'était bien amusé et me parla très aimablement de l'une de mes cousines avec laquelle il avait dansé plusieurs fois. Je n'étais guère avancé. Et comme il n'a jamais été dans mes habitudes de forcer les gens à en dire plus qu'ils ne veulent, je le laissai partir sans insister.

Des jours passèrent. De Julien, sauf une carte reçue le lendemain de la fête, je n'entendis plus parler. Une seule fois, il me téléphona. Sa voix était sourde, ses phrases courtes et laconiques.

— Qu'as-tu, lui demandai-je ?

— Rien, rien, sinon des soucis. Je passerai te voir, l'un de ces prochains jours.

Sa tristesse me frappa et je commençai à regretter ce que j'avais fait. Comment avais-je donc pu un seul instant imaginer qu'une plaisanterie aussi bête puisse me divertir un jour ? « Tu n'es qu'un imbécile » me répétais-je et je cherchais le moyen de réparer le mal que je venais de commettre. Tout avouer à l'un et à l'autre ?

Un matin, de bonne heure, on frappa à ma porte. J'étais encore au lit et me précipitai, craignant quelque malheur. C'était Charles qui me pria de l'excuser. Je me recouchai pendant qu'il s'asseyait au pied de mon lit.

— Voilà, me déclara-t-il, c'est toute une histoire, et difficile à expliquer. —

— Vas-y, je t'écoute.

— Nous nous sommes racontés bien des choses et sommes bons copains, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je malgré moi, me demandant où il voulait en venir.

— Tu sais que j'ai pour toi la plus grande confiance ?

— Je le sais.

— Et que j'admire ta facilité de comprendre les autres ?

— Merci, mais au nom du ciel qu'y a-t-il donc?
— Et bien . . . (la phrase avait de la peine à être dite) . . . samedi prochain, je déménage et vais habiter chez Julien.

— Hein? Je sursautai.

— Ca, t'étonne, bien sûr!

— Si ça m'étonne? Je pensais mal comprendre. Il avait dit: «chez Julien». Mais alors les filles, le bal, ma cousine, ses succès féminins?

Pendant que je me posais mille questions, Charles continuait, cette fois sans contrainte:

— Depuis ce fameux soir où, grâce à toi, nous nous sommes rencontrés, j'ai compris bien des choses. J'ai revu Julien, de plus en plus fréquemment. Et la vie, d'un coup, a changé pour moi. Des problèmes que je croyais sans solution, ont été résolus. Les mensonges que . . .

Il continuait à parler mais je ne l'écoutais pas. «Grâce à toi, problèmes, Julien, Charles» tout cela me paraissait incohérent. Soudain, je me retrouvai seul. Charles était parti sans que je m'en rendisse compte. Mais comment l'aurais-je pu?

Je commençai à rire, avec amertume jusqu'à ce que le diable vaincu eut, lui aussi, quitté la pièce. Alors je ris de bon coeur pour avoir accompli sans le vouloir une action bienfaisante.

Lettre à François

Ma journée a été lourde dans ce désert encombré qu'est Paris où la foule des gens qui s'ignorent en se coudoyant fait figure d'amas de sable.

A défaut de la présence, rien ne vaut cette rencontre à morceaux rompus qu'est une lettre pour se déplier l'âme, défroisser son esprit, regonfler son coeur au terme d'une journée trop remplie, à la condition qu'entre celui qui l'écrit et celui qui la reçoit, soit aménagée cette sorte de TSF particulière qu'est une tendre amitié, ce câble soyeux fait de fibres variées, toutes jolies, qui ont nom tendresse amoureuse, entente harmonieuse et désir.

Vous écrire, très cher François, me fait un peu l'effet d'un bain en fin d'étape. Mais que n'êtes-vous dans la baignoire! Je sais des jeux de bain délicieux . . .

Je vous écris ce soir d'un de ces lieux «particuliers» dont ne parlent qu'avec ironie ou colère les gens prétendus «normaux». Les gens «normaux»! Que voilà un mot qui m'amuse, marquant des gens qui sont «anormaux» à mon sens puisque leur «norme» n'est pas la mienne! Tout ce qui est général est faux, vous le savez bien, en amour comme en autre chose. Comme toutes les amours, toutes les amitiés sont «particulières». Je m'exténue à le redire.

Mon cénacle d'«amours particulières» gîte dans le plus étrange quartier qui soit. Au pied de cette Butte Montmartre, jadis repaire de bohèmes et de rapins qui s'est muée en «pipe coyon» pour Américains en bordée, c'est un «Broadway» polyglotte et multicolore, fort agité quand